

MARCELO EVELIN

A Invenção da Maldade

CND Centre national de la danse
15 - 18 octobre 2019



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
48^e édition

CND

Centre national de la danse

« La cruauté et le caractère archaïque de la méchanceté »

Entretien avec Marcelo Evelin

En portugais, quelle est la différence entre « mal » et « maldade » ? Et quelle signification attribuez-vous au titre de votre pièce ?

Maldade correspond à « méchanceté » en français. À vrai dire, ce mot me semble plus juste qu'en portugais. En tout cas, je l'aime beaucoup en français : il restitue bien ce qu'il contient d'infantile. La méchanceté est bête, elle diffère du « mal » à proprement parler. Dans *maldade*, il émane quelque chose de mythique, une forme de connexion au Diable, au jeu. D'ailleurs, ce titre me vient de ma grand-mère, qui m'a beaucoup soutenu dans mon travail, dans mes idées, ma façon de vivre, dès ma tendre enfance, dans un pays qui paraissait peu ouvert au garçon que j'étais, commençant à jouer et à danser dans les années 1970. Quand j'étais petit, à chaque fois que je me mettais à faire du théâtre ou à danser ma grand-mère s'exclamait en souriant : « *Ça y est, c'est l'invention de la méchanceté qui commence !* » Depuis lors, « *l'invention de la méchanceté* » évoque pour moi le caractère subversif de mon parcours de chorégraphe. Ma grand-mère sentait bien qu'il y avait là un nouveau regard, un pas vers une autre réalité ; elle saisissait ce quelque chose qui cassait la normalité de la vie.

Comment traitez-vous de cette « méchanceté » dans la pièce ?

Mon intention n'étant pas de traiter du « mal » en lui-même. C'est pour cela qu'il y a beaucoup de jeux d'enfants, lesquels drainent une forme d'innocence. La vraie cruauté et le caractère archaïque de la méchanceté m'intéressent autant l'un que l'autre, et, peut-être plus encore, ce qui unit les deux, à savoir que c'est une chose fabriquée par l'homme. On ne le montre pas, bien sûr, dans nos sociétés très civilisées qui cachent tout. C'est quelque chose d'une grande simplicité, et ceci, je l'emprunte à Spinoza, qui dit que le mal, au sens de « méchanceté », est une chose toute simple, banale. C'est ce caractère ordinaire, quotidien, ce côté sombre que tout le monde partage, que je veux faire émerger dans cette pièce.

Le mot « invention » a également une grande existence dans le titre et dans le spectacle...

Oui, c'est un mot très important pour moi car il revêt un rapport direct avec la danse, avec notre corps qui

se réinvente chaque jour, se renouvelle face à toute situation. Selon moi, l'invention entretient une relation tant avec la vie qu'avec l'art. La chorégraphie et le spectacle proposent un passage vers d'autres dimensions, d'autres agencements, d'autres modes de vie. Le mot « invention » est essentiel dans cette pièce car il véhicule un mouvement très puissant.

Pourquoi avez-vous choisi six interprètes portant des héritages culturels de danse très divers, trois Brésiliens et trois Européens de différentes origines ? Et comment avez-vous travaillé avec eux ?

Les trois Brésiliens jouaient déjà dans *Dança Doente*, spectacle présenté au Festival d'Automne à Paris en 2017 et j'ai par ailleurs choisi trois étudiants de l'école de mime d'Amsterdam. Ils ont une façon très physique d'exister dans l'espace, de dégager un endroit imaginaire spécifique au mime, de provoquer des images qu'ils transmettent par leurs corps. C'est pour cette singularité que je les ai choisis. Associés à mes performeurs qui viennent du monde de la recherche, leurs différentes façons de bouger créent une richesse indescriptible.

Dans cette pièce, vous proposez une forme d'immersion du public, mais sans aucun caractère participatif ?

J'ai choisi de mettre le public sur le même plan géographique que les danseurs, sans pour autant le faire participer. Je n'utilise jamais de procédés « participatifs », qui me semblent souvent un peu agressifs. Tout le monde est là dans un même espace, tout se joue horizontalement, sans aucune indication pour les spectateurs. Dans le même temps, j'ai opté pour une lumière intense et brillante, dont la douceur contraste avec l'obscurité que je travaille depuis des années. Enfin, il n'y a ni masques ni habits. Tout est vrai, assez agréable, doux, et nu. Les interprètes sont nus comme s'ils venaient de naître, sans aucune spectacularisation de la nudité, dans un espace lui-même dépourvu de délimitation. Ces corps sont des présences, de même que ceux des spectateurs, lesquels peuvent circuler, bouger autour d'eux. Il n'y a pas non plus de narration classique, d'enchaînement de scènes. Ainsi, dans le tempo, certaines choses prennent tout le temps de se dérouler, tandis que d'autres défilent à toute vitesse sous nos yeux. Car les corps sont le vrai temps, le vrai

monde. Les seuls éléments sur scène, mis à part les corps, sont ces morceaux de bois qui représentent des foyers : cette idée vient de ce que le feu, avec ses 400 000 ans d'existence dans les mains des hommes, en représente l'archaïsme. C'est un symbole universel et ancestral que de se retrouver autour d'un feu, pour se réchauffer, se raconter des histoires, manger ensemble... Je cherche à inviter le public à être là avec nous, autour du feu.

Quel a été le moteur de votre création sonore, ce plafond de cloches notamment ?

Nous avons imaginé cette centaine de cloches avec l'artiste sonore japonais Sho Takiguchi, qui a aussi travaillé avec nous pour *Dança Doente*. Au début, nous avons pensé à un grand nombre de cloches suspendues, dans l'esprit d'un véritable concert, mais un peu spécial. Cela devient aussi un paysage sonore, sans cesse mouvant, toujours présent, mais sans pour autant écraser ce qui se passe. Il y a un rapport voluptueux et subtil avec le vent, les masses d'air que dégagent les corps sur scène, mouvements à peine perceptibles dans l'espace qui se matérialisent avec le son des cloches. Enfin, cela s'articule à une idée très importante pour moi, que j'appelle « rythme visuel », c'est-à-dire la pulsation rythmique qu'il y a dans ce qu'on voit. Et il y a même une compréhension rythmique de ce que l'on voit. Le rythme est ce qui précède le langage. En entremêlant ce travail sur le rythme et la recherche sur le son des cloches, mon intention était d'appeler à une grande écoute.

Propos recueillis par Mélanie Drouère, avril 2019

Né à Teresina, au Brésil, **Marcelo Evelin** est chorégraphe, performeur et chercheur. Il se forme à Paris puis étudie à la School for New Dance Development d'Amsterdam. En 1988, il rejoint, en tant qu'apprenti, le Tanz Theater Wuppertal, dirigé par Pina Bausch. Dès 1989, il développe ses propres pièces chorégraphiques : ses travaux mêlent danse, théâtre physique, performance, musique, vidéo, installation et création in situ. En 2003, il commence la création d'une trilogie inspirée du roman *Os Sertões* de l'auteur brésilien Euclides da Cunha. En découlent *Sertão* (2003), *Bull Dancing* (2006) et *Matadouro* (2010). Il crée *De repente fica tudo preto de gente* (2012), d'après *Masse et Puissance* d'Elias Canetti, et *Batucada* (2014).

A Invenção da Maldade

Une pièce de Marcelo Evelin/Demolition Incorporada
Conception et chorégraphie, **Marcelo Evelin**
Création et interprétation, Matteo Bifulco, Elliot Dehaspe, Maja Grzeczka, Bruno Moreno, Márcio Nonato, Rosângela Sulidade, Sho Takiguchi
Dramaturgie, Carolina Mendonça
Son, Sho Takiguchi
Réalisation des cloches en céramique, Yu Kanai
Recherches philosophiques, Jonas Schnor
Collaboration, Christine Greiner, Loes Van der Pliigt
Photographie et vidéo, Maurício Pokemon
Production, Regina Veloso/Demolition Incorporada, Sofia Matos/Materiais Diversos, Gui Fontineles, Humilde Alves, Andrez Ghizze, Regina Veloso
Remerciements, Amanda Pina

Production Marcelo Evelin/Demolition Incorporada; Materiais Diversos
Coproductio HAU Hebbel am Ufer mit (Berlin); Künstlerhaus Mousonturm (Francfort-sur-le-Main); Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles); Teatro Municipal do Porto; CND Centre national de la danse (Pantin); Festival d'Automne à Paris
Coréalisation CND Centre national de la danse (Pantin); Festival d'Automne à Paris
Avec le soutien de l'Adami
Spectacle créé le 5 avril 2019 au CAMPO arte contemporânea (Teresina)
Avec le soutien de Rumos Itaú Cultural 2017-2018 (São Paulo), de la MIME School – Academy of Theatre and Dance (Amsterdam) et de Xing/Live Arts Week (Bologne)



Durée estimée : 1h10

Marcelo Evelin au Festival d'Automne à Paris

2017 : *Dança Doente* (T2G – Théâtre de Gennevilliers)
2013 : *Matadouro* (Théâtre de la Cité internationale)

Partenaires média du Festival d'Automne à Paris



cnd.fr – 01 41 83 98 98
festival-automne.com – 01 53 45 17 17

Photo : © Maurício Pokemon

